

Coup d'oeil sur le nouveau cinéma - Critiques

La vie de bohème d'Aki Kaurismäki

André Roy

Numéro 65, février–mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1993). Compte rendu de [*La vie de bohème* d'Aki Kaurismäki]. *24 images*, (65), 53–53.

jusqu'à lui donner la consistance utopique d'une durée, comme s'il s'agissait de voir le moment, par définition invisible, insaisissable, où la vie n'est déjà plus et la mort pas encore.

Ce terrible pouvoir de l'image, Benny, le jeune protagoniste du film, en est à la fois le jouet et la victime, puisqu'il passe l'essentiel de ses temps libres en circuit fermé, coupé d'un monde qui ne s'achemine plus vers lui que par le canal de l'écran, au double sens que peut avoir ce mot : ce qui protège et ce qui montre. Vidéo et télévision médiatisent le rapport que cet adolescent, visiblement gâté à l'extrême par ses parents, entretient avec la réalité, et alimentent chez lui la perte de réel, qui sera à l'origine du drame à venir : le meurtre artisanal et sans mobile aucun d'une

fillette, commis en toute innocence dans la chambre du garçon et enregistré par une caméra-vidéo indifférente, fixe, si objective qu'elle confine le plus souvent l'action au hors-champ. Paniqués, les parents de Benny, de beaux spécimens de la haute bourgeoisie autrichienne, se chargeront de découper le cadavre en dés et de l'évacuer par les toilettes, afin d'éviter à leur fils des années d'institution psychiatrique et – surtout – d'échapper eux-mêmes aux médisances de leur milieu. Leur complicité hypocrite se retournera contre eux, puisque ce sera le fruit de leurs amours qui courra le premier les dénoncer aux autorités policières, encore sans raison apparente et toujours aussi gratuitement.

Sur ce fait divers croustillant, le cinéaste brode une charge sans pathos ni

cynisme, contre le conformisme bourgeois de son époque. Se refusant à tout discours réactionnaire sur les méfaits de l'image, *Benny's Video* épingle la double irresponsabilité parentale, à l'égard de la vie que mène l'adolescent et des conséquences du geste odieux qu'il a posé, et nous rappelle ainsi que c'est moins l'image qui transmet les germes du déséquilibre psychique que l'inertie d'un système qui est là derrière, contrôlant et s'aliénant le paysage visuel en même temps que celui qui le regarde – un système dont les parents de Benny constituent en un sens les agents imbéciles et hypocrites. ■

Alain Charbonneau

LA VIE DE BOHÈME D'AKI KAURISMÄKI

Pour la deuxième fois de sa carrière, le cinéaste finlandais ne signe pas un scénario original mais adapte une œuvre. Avec *Hamlet Goes Business*, en 1987, Aki Kaurismäki quittait son univers mélodramatique, fragile et intimiste, pour une tragédie ancrée dans un monde matérialiste (une famille de corrompus qui s'entre-déchiraient) et tirée de la pièce de Shakespeare. Ce revirement, il ne l'effectue pas avec l'adaptation du roman d'Henri Mugler qu'il a transposé dans un vingtième siècle imprécis. Il a tout simplement transporté son humanité de perdants pas-magnifiques en finlandisant Paris (même un des trois artistes bohèmes a fait le voyage du Nord au Sud, c'est l'interprète habituel du réalisateur, Matti Pellonpää).

Un poète, un peintre et un compositeur vont de déboires en déboires, plaqués (à la fois épinglés et lâchés) dans un décor minimaliste, enfermés dans des plans presque tous de la même taille (américains), réunis dans un noir et blanc qui dit tout de leurs rêves étouffés, de leur vie mal assurée et qu'eux-mêmes ne cessent de commenter dans une langue surannée, très XIX^e siècle. Tout est montré au premier degré, parfois avec justesse, parfois avec lourdeur. *La vie de bohème* s'appuie sur un étrange mélange

André Wilms,
Jean-Pierre
Léaud, Kari
Väänänen et
Matti
Pellonpää



de finesse et de trivialité, privilégiant le décalage entre le sordide et le poétique pour que rien ne poisse.

Respectant les lois du mélo, ses codes et ses clichés, Aki Kaurismäki se maintient ainsi au fil du rasoir, assurant au spectateur une place difficile entre la compassion et l'humour, le rivant à l'ordre immuable de la misère qui colle à la peau des personnages qui, surtout pour les interprètes finlandais, disent rapidement leur texte, sans égard à l'émotion qu'ils pourraient susciter, concrétisant l'espace dans lequel ils se meuvent, presque immo-

biles: un espace pauvre, désenchanté, désespérant.

Malgré son aspect répétitif, autant dans les scènes que dans l'ordre des plans, *La vie de bohème* tire sa force d'une mise en scène entièrement fondée sur ce qu'elle scotomise continuellement: le naturel qui, évincé, nous fait redécouvrir une réalité réinventée de toutes pièces, totalement formelle, étrange, ironique dans son maniérisme, et qui, par là, questionne le réalisme cinématographique. ■

André Roy